

Comité scientifique :

Ardoino Jacques (Professeur de sciences de l'éducation à l'Université de Paris VIII, Président de l'Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Éducation), Baudry Patrick (Maître de conférences en sociologie à l'Université de Besançon), Benasayag Miguel (Psychanalyste, psychothérapeute au CHU de Reims), Bernhart Jean-Michel (Professeur de sociologie à l'Université de Toulouse-le-Mirail), Birouste Jacques (Professeur de psychologie à l'Université de Montpellier III), Brohm Jean-Marie (Professeur de sociologie à l'Université de Montpellier III), Broyer Gérard (Professeur de psychologie clinique à l'Université Lumière, Lyon II), Coulton Alain (Professeur de sciences de l'éducation à l'Université de Paris VIII), Durand Gilbert (Professeur émérite d'anthropologie culturelle à l'Université de Grenoble II), Duvernois Jean (Professeur émérite de sociologie à l'Université de Paris VII), Fougeyrolles Pierre (Professeur émérite de sociologie à l'Université de Paris VII), Gantheret François (Professeur de psychopathologie à l'Université de Paris VII), Gentis Roger (Psychanalyste, écrivain, ex-Psychiatre et Chef de service dans le secteur public), Guigou Jacques (Professeur de sciences de l'éducation aux Universités de Montpellier), Hess Rémi (Professeur de sciences de l'éducation à l'Université de Paris VIII), Jodelet Denise (Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Directeur du laboratoire de psychologie sociale d'analyse des représentations, du langage et de la communication, CNRS), Lapassade Georges (Professeur émérite de sciences de l'éducation à l'Université de Paris VIII), Laplantine François (Professeur d'anthropologie à l'Université de Lyon II), Loux Françoise (Directeur de recherches au CNRS, Centre d'ethnologie Française), Maffessoli Michel (Professeur de sociologie à la Sorbonne), Nathan Tobie (Professeur de psychologie clinique à l'Université de Paris VIII, Directeur du Centre Georges Devereux), Onfray Michel (Philosophe), Sapir Michel (Psychiatre, Rédacteur en chef de la *Revue de Médecine Psychosomatique*), Schott-Billmann France (Chargée de cours en Art-thérapie, Paris V, Danse thérapeute), Tacussel Patrick (Professeur de sociologie à l'Université de Montpellier III), Tort Patrick (Philosophe, Historien des sciences, Directeur du dictionnaire du darwinisme et de l'évolution, PUF).

Membre d'honneur à vie

Thomas Louis-Vincent, 1922-1994, Professeur d'anthropologie et de sociologie à la Sorbonne, Président de la Société Française de Thanatologie, Directeur de publication de *Galaxie Anthropologique*.

QUEL CORPS ?

Direction : 28, Avenue Herbillon 94160 Saint-Mandé, tél. : (1) 43 74 01 02
Administration, abonnements, commandes : Quel Corps ?, Boîte Postale 2142, 34027 Montpellier Cedex 1, tél. : 67 50 58 06
Commission paritaire de presse : n° 56 655
C.C.P. : 34 785-10 F. La Source

Responsable de la publication : Jean-Marie Brohm
Responsable de la rédaction : Frédéric Bailllette

Nous tenons à remercier Fabrice Auger, Marie Bailllette, Guy Bertolino, Guy et Nicole Delugeau, Jean-Pierre Escriva, Jacques Gleyse, Philippe Liotard, Mahmoud Miliani, Nicole Romain, Henri Vaugrand qui nous ont aidés à la réalisation de cet ouvrage.

Illustration de couverture :

« Lébitopères » (détail), collage de Jacques Brissot, 1981. Dimensions : 64 x 92 cm.

QUEL CORPS ?

N° 47-48-49, Avril 1995

CONSTRUCTIONS SEXUELLES

VISIONS DU MONDE ET PARADIGMES SEXUELS

- Sexualités et reproduction sociale. Approche freudo-marxiste,
Jean-Marie Brohm p. 5
- Sexe, *Quel Corps ?* p. 48
- Accouchement et patriarcat médical. Épisiotomie, *Anne Dutrage* p. 54
- Les méthodes contraceptives en France dans les années 1780
selon Condorcet et Sentilly, *André Béjin* p. 65
- « Combien » ou « comment » ? Le multipartenariat sexuel et la gestion
des risques de transmission du sida, *Rommel Mendes-Leite* p. 70
- La *hajba* de la fiancée à Djerba (Tunisie). Approche ethno-
psychiatrique d'une préparation au mariage, *François Laplantine* p. 92
- La nature du sexe : une mise en question des idéologies,
Serge Chaumier p. 103
- La politique génétique du sexe, *Bernard Andrieu* p. 117
- Des investigations passionnelles à l'association féerique,
Patrick Tacussel p. 127
- ## CONSTRUCTIONS DES RÔLES, NORMES ET IDEOLOGIES SEXUELLES
- Identités sexuelles multiples : les drag-queens.
Observations sur l'implication sexuée du chercheur,
Magali Uhl et Jean-Marie Brohm p. 150
- Les transgenders ou comment classer l'inclassable,
Daniel Welzer-Lang et Lilian Mathieu p. 181
- Transsexualisme et société, *Patricia Mercader* p. 193
- L'homosexualité comme catastrophe naturelle, *Denis Jeffrey* p. 214

C'est parce que, comme l'a montré Georges Devereux, il est scientifiquement impossible de tenir simultanément un double discours sur un même objet, mais qu'il est par ailleurs nécessaire de relayer le premier éclairage par un second, lorsqu'il est arrivé à épuiser la mise en lumière des significations qu'il lui appartenait de décoller, que nous insisterons maintenant, dans cette démarche résolument complémentariste, sur l'aspect initiatique de la *hajba*.

Tout passage d'un état social à un autre, tout changement de statut implique un rituel d'initiation et de passage qui comporte un temps de marge et de rupture. Tout rite implique

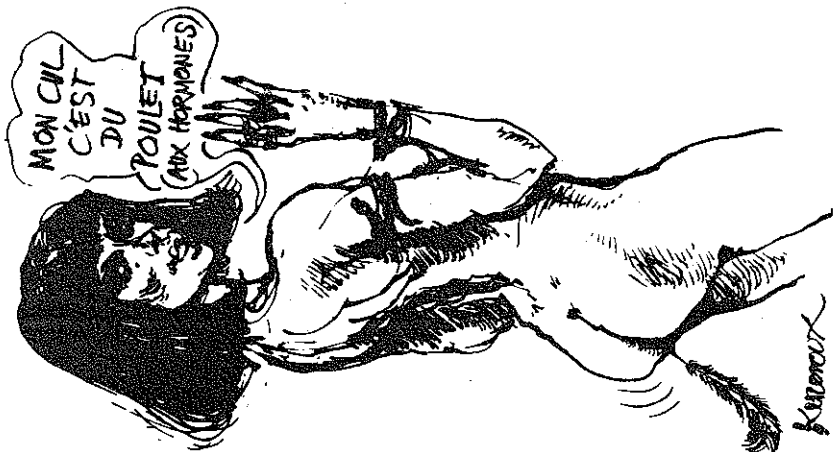
- une *régression* : ici vers l'oralité, la nuit et la blancheur du nourrisson ;
- une *séparation* : ici par rapport à l'horizon extra-domestique et en particulier à l'univers masculin ;
- une *souffrance* sur laquelle il n'est pas nécessaire de revenir ;
- une *réactivation utérine et biologique* devant précéder une *renaissance sociale*.

La *hajba* consiste donc à préparer un passage (d'une dépendance à une autre). Elle est une épreuve d'arrachement à un monde et d'intégration à un autre, d'agrégation (au monde féminin). C'est pourquoi elle agit *aussi* dans le sens d'une *socialisation* et qu'il nous paraît impossible de la réduire aux aspects pathologiques qu'elle contient également.

François Laplantine
Professeur d'anthropologie
Université de Lyon II

Index

- derbouka* : tam-tam très utilisé dans la musique djerbiennne.
hajba : claustration, enfermement.
hassida : nourriture préparée en mélangeant de l'huile et de la farine de blé.
jahya : palanquin, cage en bois recouverte de tissu et installée sur le dos d'un chameau qui servira à transporter la fiancée de la demeure de sa famille d'origine à la demeure de son mari.
jinou : esprits à tendance plutôt maléfique.
Kharéjisme : l'un des grands schismes de l'Islam, qui subsiste notamment dans l'île de Djerba, et dont l'une des caractéristiques majeures est l'aspect rigide et puritain.
maïékite : l'une des quatre écoles (et l'un des quatre rites) qui se partagent toute l'étendue de l'Islam sunnite.
menzel : grande maison - habitation rurale traditionnelle de Djerba.
ouaïf : saint.
bissia : mélange de blé, de cumin, d'huile et de fenouil.
sarijak : étendard.
san : prise de poids.
sunnie : ceux des musulmans qui se réclament de la *Sunna*, c'est-à-dire de la « tradition » du Prophète. Représentent environ les neuf dixièmes de l'Islam.
tasmine : le fait de provoquer la prise de poids.



LA NATURE DU SEXE : UNE MISE EN QUESTION DES IDÉOLOGIES

Serge Chaumier



Parmi les théories qui cherchent à expliquer les formes sociales de la sexualité, un bon nombre ont recours à des explications biologiques. Ces discours évolutionnistes commencent par parler de la sexualité des cellules et des amibes pour finir par celle des primates et de l'homme. C'est pourquoi, les discours de la biologie et de l'éthologie se confondent bien souvent, les arguments sont mêlés (1). « Il n'est pas douteux, selon Pierre Burney, qu'il faille étudier les animaux et la part animale de nous-mêmes pour éclairer certains aspects de l'amour humain. » (2) Cet avis renvoie plus ou moins implicitement à l'idée que

(1) Par exemple, Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien. Une histoire naturelle de l'attachement*, Paris, Hachette, 1989.
 (2) Pierre Burney, *L'Amour*, Paris, PUF, 1973. Ces théories parlent davantage en terme de sexualité que d'amour.

l'amour, et surtout sa part sexuelle, est animal, et invite inévitablement à la comparaison zoologique. On peut reconnaître ici le paradigme chrétien qui imprègne beaucoup d'ouvrages sur le sujet, qui pour parler de la sexualité humaine parle des animaux (3). « Nous sommes des animaux. Et quand nous faisons l'amour, c'est bien, selon l'expression des théologiens, *more bestiarum*. » (4) Il convient de recenser ces thèses issues de la biologie, d'en montrer les effets et les idéologies sous-jacentes afin de pouvoir les dépasser et tenter d'esquisser un mode d'appréhension plus satisfaisant. Nous essayerons de donner ici quelques éléments sur la façon dont nous proposons de repenser ces questions (5).

« LA CULTURE EN LAISSE »

Un certain nombre de biologistes nient le caractère social des comportements amoureux, n'y observant que la résultante d'une biochimie cérébrale. Les émotions, par exemple, émaneraient du système limbique, les amphétamines naturelles régulant les comportements (attachement, jalousie...). Les influences environnementales interviendraient au mieux à un niveau secondaire (6). On discutera plus loin de cette vision innéiste développée par des thèses réductionnistes de la biologie. Elles impliquent les notions de normalité et de pathologie et ont pour conséquences logiques la prescription, afin d'éviter les états de dysfonctionnement, la souffrance, etc. « On a récemment découvert les hormones amoureuses : quand vous rencontrez un individu qui correspond à votre idéal, vous êtes inondé d'un océan de messages chimiques. [...] Les explications scientifiques aideront peut-être, bientôt, à savoir ce qui se passe dans le couple et à trouver les remèdes qui s'imposent... ! » (7) On peut imaginer l'efficacité de ces thérapeutiques, un traitement neurohormonal, chimique, ayant de fortes probabilités de modifier les comportements, qu'il s'agisse en l'occurrence de fidélité, de désir, d'homosexualité, de « donjuanisme », etc. (8) Comportement naturel ou « naturalisé » par une idéologie de la nature, la sexualité se trouve au centre du débat nature/culture (9). Les discours émanant des différents champs et les idéologies qu'ils véhiculent renvoient tous à ce débat. Les fondements les plus culturels sont expliqués à partir de données dictées par la nature : « Le sentiment de propriété sur les femmes, ainsi que la jalousie qui l'accompagne [...],

autant de traits de la sexualité "humaine" qu'il faut, du moins pour commencer, expliquer par notre héritage animal. » (10) Plus la peine de s'interroger sur la possessivité, la jalousie, l'exclusivité, la prédominance de l'homme sur la femme : l'éthologie, la biologie répondent que c'est là naturel. On exclut rapidement bien des questions sur l'amour et sur ses manifestations possibles.

Un courant de la biologie a relancé le débat autour de la notion d'inné et d'acquis du fait des découvertes sur les gènes et par les extrapolations qui en sont faites. La science du cerveau connaît des développements analogues. Des recherches tentent dans cet esprit de démontrer la différence physiologique entre le cerveau de l'homme et celui de la femme (11). Certains font l'hypothèse d'un *pattern* dès la naissance qui programmerait des informations assez précises sur le type de conjoint que l'individu doit rencontrer durant son existence (12). D'autres, plus prudents, se contentent de parler de programmes innés (13) déterminant le comportement social. Si tous les discours biologistes qui se développent n'ont pas l'extrémisme du discours sociobiologiste, tous ont en commun de concevoir le biologique comme déterminant en dernière instance. Ces théories connaissent une grande diffusion et font des adeptes jusque dans les milieux sociologiques, en particulier nord-américains (14). La sociobiologie prétend de façon plus ou moins avouée que tout est biologique et n'assigne à la sociologie, au mieux, qu'une place mineure de sous-discipline. Ainsi Wilson, père de la sociobiologie, affirme : « La sociologie et les autres sciences sociales, comme aussi les sciences humaines, sont les dernières branches de la biologie qui restent à intégrer dans la synthèse moderne. » (15) Le postulat fondamental des sciences humaines, à savoir l'acquisition culturelle de l'humanité de l'homme, serait erroné, faisant place à celui de l'innéité des comportements inscrits dans les gènes. A l'heure où l'on nous prêche le pouvoir croissant des généticiens et des biologistes, - de ceux que Gérard Leach appelle les biocrates (16) : Wilson « déclarait expressément que la planification future de l'humanité devait être confiée aux biologistes - et plus précisément aux socio-biologistes » (17) -, il nous semble peu sage de se désintéresser du débat, et encore moins de l'éviter (18). Le sociologue peut-il s'enfermer à l'intérieur de sa discipline et laisser s'installer le discours fataliste colportant l'évidence de l'innéité ? « Les gènes tiennent la culture en laisse » nous dit Wilson (19).

- (3) L'étude des animaux, dont on tire des enseignements pour les humains, est pratiquée, depuis longtemps, par des scientifiques de tendances idéologiques diverses, Jean Rostand (*Bestaire d'amour*) ou Konrad Lorenz. Engels se moquait déjà de ces comparaisons hâtives en faisant remarquer que les animaux « nous offrent toutes les diversités possibles dans le groupement des mâles et des femelles ». Aussi est-il stupide de chercher des leçons pour l'homme chez des espèces différentes. Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Editions Sociales, 1975, p. 40.
- (4) Rémy De Gourmont, *Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel*, Paris, Mercure de France, 1917, p. 13.
- (5) Cet article reprend une partie de notre travail de doctorat en cours : *Pour une sociologie des relations amoureuses*, Doctorat de sociologie sous la direction de Patrick Baudry, Université de Franche-Comté.
- (6) Michael Leibowitz, *La Chimie de l'amour*, Montréal, Editions de l'Homme, 1984.
- (7) Gilbert Tordjman, « La conjugalité s'apprend », *Autrement*, n° 105 (« Mariage, mariages »), mars 1989, p. 140.
- (8) Cf. Marc Schowb, *De l'Amour plein la tête ou la biologie de l'amour*, Paris, Hachette, 1984.
- (9) La sexualité place devant l'inévitable débat nature/culture, comme le rappelle Lévi-Strauss : « C'est sur le terrain de la vie sexuelle, de préférence à tout autre, que le passage entre les deux ordres peut et doit nécessairement s'opérer. Règle qui étreint ce qui, dans la société, lui est le plus étranger : mais en même temps, règle sociale qui retient, dans la nature, ce qui est susceptible de la dépasser. » *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949, p. 14.

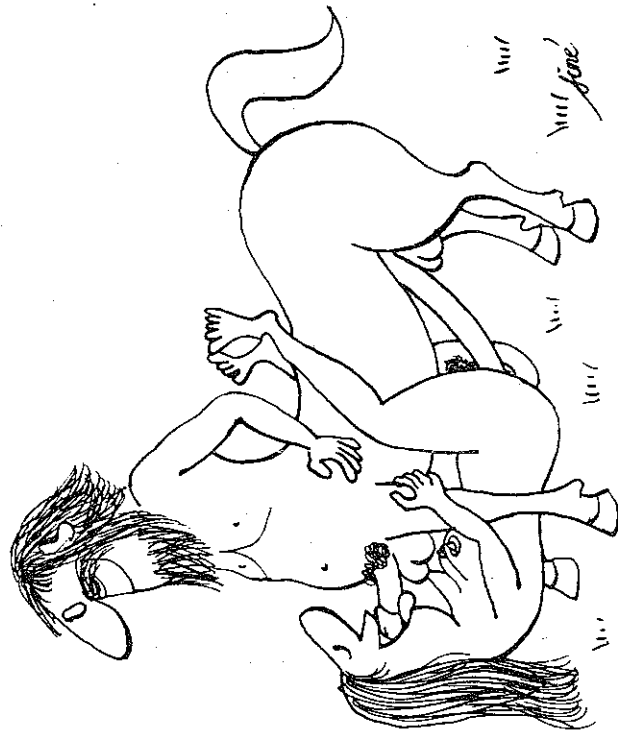
- (10) Pierre Burney, *op. cit.*, p. 16.
- (11) Durden Smith et De Simone, *Le Sexe et le cerveau : la réponse aux mystères de la sexualité humaine*, Montréal, Editions de La Presse, 1985.
- (12) Perper Timothy, *Sex signals. The biology of love*, Philadelphia, ISI Press, 1985.
- (13) Irenaus Eibl-Eibesfeldt, *L'Homme programmé*, Paris, Flammarion, 1976.
- (14) Voir par exemple l'article de Luc Racine, « La sociobiologie une nouvelle conception du social », *Possibles*, vol. 2, n° 1, Montréal, automne 1977.
- (15) Edward O. Wilson, *Sociobiology : The new Synthesis*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1975, p. 4.
- (16) Gérard Leach, *Les Biocrates, manipulateurs de la vie*, Paris, Seuil, 1973 ; Pierre Thuillier, *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir ?*, Bruxelles, Editions Complexe, 1981 et Dany-Robert Dufoir, *Les Mystères de la trinité*, Paris, Gallimard, 1990, mettent en garde contre les dangers de contrôle par les biologistes.
- (17) Pierre Thuillier, « La sociobiologie à l'assaut de la culture », in Marcel Blanc (sous la direction de), *L'Etat des sciences et des techniques*, Paris, Editions La Découverte, 1983.
- (18) Pierre Thuillier met en garde contre la dictature du scientisme qui voudrait construire une organisation sociale qui décollerait des « vérités scientifiques ». Il explique en quoi il est dangereux de demander à la science la réponse unique et décisive à un problème qui devrait être avant tout un choix philosophique. *Op. cit.*, p. 48.
- (19) Edward O. Wilson, *L'Humaine nature*, Paris, Stock, 1979, p. 243.

« LA BIOLOGIE EST LA CLEF DE LA NATURE HUMAINE » (20)

Notre ambition ici, n'est pas de faire une présentation exhaustive des thèses sociobiologistes et de leurs critiques (21). Nous voulons seulement indiquer par des exemples le point de vue des sociobiologistes quant à la sexualité et le paradigme qui sous-tend leurs discours. Comment pourrions nous éviter de parler de la sociobiologie, quand Wilson rappelle que seule la biologie est qualifiée pour révéler aux hommes la signification ultime de leur sexualité ? Le terme de sociosexualité a d'ailleurs été utilisé. L'amour est significativement absent de la sociobiologie. L'amour n'existerait que comme fausse conscience. Ce que l'on peut qualifier d'amour, d'altruisme, n'est en réalité qu'une stratégie égoïste des gènes afin de préserver et étendre le patrimoine génétique de l'individu. La réflexion de la sociobiologie se résume à démontrer l'omniprésence de cette stratégie biologique dans tous les actes sociaux. Certes, Wilson distingue différentes formes d'altruisme, dites pures ou impures, mais c'est pour conclure que l'altruisme en soi est rare ou inexistant. Cette logique de la programmation génétique (22) conduit à la différence de nature entre les êtres. Le discours sociobiologiste est un discours de légitimation de la différence, par exemple entre les sexes : « Dans les sociétés de chasseurs cueilleurs, les hommes chassent et

les femmes restent chez elles. Cette distinction persiste de façon marquée dans la plupart des sociétés agricoles et industrielles ; et, pour cette seule raison, elle apparaît comme ayant une origine génétique. » (23) Argument absolument non-scientifique puisqu'il prétend fonder un caractère génétique dans la tradition. Comme le montre bien Pierre Thuillier, la sociobiologie amène à des conclusions idéologiques certaines : « Wilson, en fait, diffuse auprès du grand public une idée fondamentale : il est très vraisemblable que "la nature" interdit une totale égalité entre hommes et femmes. [...] Les inégalités que nous constatons aujourd'hui autour de nous ont un fondement biologique. » (24) D'ailleurs Wilson ajoute même : « L'influence génétique est assez forte pour causer une importante division du travail même dans les sociétés futures les plus libres et les plus égalitaires » (25). Exemple des conséquences idéologiques, morales, politiques qui découlent du paradigme sur lequel est construite la logique de la sociobiologie, qui prend pour antériorité le biologique sur le social et qui construit son raisonnement sur l'opposition de la nature et de la culture. La sociobiologie aboutit ainsi à des positions telles que : « Il est encore possible que les mâles humains aient une tendance générale à la promiscuité, et les femelles à la monogamie, comme on pouvait le prédire pour des raisons évolutives » (26). On peut noter que les termes ne renvoient pas aux mêmes définitions selon qu'il s'agit d'éthologie animale ou « humaine ». Le glissement idéologique en est facilité. Ainsi la monogamie est « une relation temporaire, ou à plus long terme, entre un mâle et une femelle pour la copulation et l'investissement parental. Cette relation peut durer le temps d'une saison de reproduction ou, plus rarement, pour la vie. » (27) Les définitions de la monogamie sont fort éloignées et seul l'amalgame permet de justifier des conduites sociales par l'emploi abusif de termes en apparence semblables.

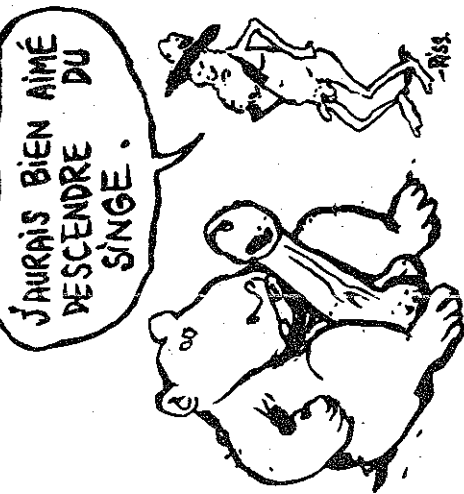
« La sociobiologie est sexiste si le sexisme consiste à reconnaître les différences entre mâles et femelles. » (28) Nous ne nous attarderons pas sur toutes les idées sexistes qui se trouvent dans les écrits sociobiologistes (29). L'ensemble du raisonnement vise à établir une différence de nature entre les sexes, et en conséquence, à justifier l'inégalité sociale existante. Dans cette perspective, l'éthologie vole au secours de la sociobiologie, les comportements observés chez les animaux et décrits avec des termes anthropomorphiques sont transposés directement ou fortement suggérés comme valides chez les humains. « Chez les primates et tous les mammifères, l'organisation sociale interne résulte du système biologique ; et il n'y a aucune raison de croire que cela n'est pas vrai des humains. » (30) « Le fait que les chimpanzés s'accueillent avec un baiser indique que le comportement des humains dérive de la même racine, ce qui expliquerait



- (20) *Ibidem*.
 (21) Cf. Marshall Sahlins, *Critique de la sociobiologie*, Paris, Gallimard, 1980 ; Pierre Thuillier, *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir ?*, op. cit. ; Murray Bookchin, *Sociologie ou écologie sociale*, Lyon, Éditions IRL, 1983 ; Chapour Hagegagat, *Racisme scientifique. Offensive contre l'égalité sociale*, Paris, L'Harmattan, 1988.
 (22) On peut assimiler cette vision déterministe à la vision mécaniciste de l'homme machine ; voir Jean-Marie Brohm, « Le sportif et ses doubles », *Quel Corps ?*, n° 43-44 (« Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles. Tome 1 : A nos amis les rats »), février 1993, p. 25-52.

- (23) Edward O. Wilson cité par Pierre Thuillier, *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir ?*, op. cit., p. 111.
 (24) Pierre Thuillier, *Ibidem*, p. 112.
 (25) Cité par Pierre Thuillier, *Ibidem*.
 (26) Richard Dawkins, *Le Gène égoïste*, Paris, Éditions Mengès, 1978, p. 230. Voir également : Richard Dawkins, *Le Nouvel esprit biologique*, Paris, Marabout, 1980 ; Donald Symons, *The Evolution of human sexuality*, Oxford University Press, 1979 ; Elisabeth Badinter examine les thèses essentialistes des sociobiologistes : « Du nombre des ovules et spermatozoïdes, on extrapole aux caractères essentialistes des hommes et des femmes. Elles sont déclarées naturellement "timides, diffidentes, pointilleuses". Eux : "inconstants et couchant avec n'importe qui". » *XY. De l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, p. 43.
 (27) Joseph J. Lévy et Maria Baruffaldi, *La Sexualité humaine, perspectives phylogénétiques et culturelles*, Montréal, Éditions Méridien, 1991.
 (28) David P. Barash, *Sociobiology and behavior*, Londres, Éditions Heinemann, 1978, p. 283. Cité par Pierre Thuillier, *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir ?*, op. cit., p. 115.
 (29) Pour davantage d'exemples, voir Edward O. Wilson, *op. cit.*, notamment p. 190 et suivantes.
 (30) Napoléon Chagnon cité par Pierre Thuillier, *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir ?*, op. cit., p. 116.

LES CRÉATIONNISTES DÉÇUS



pourquoi il est aussi largement répandu. » (31) Éthologues et sociobiologistes se complètent, « les animaux sont anthromorphisés ; et, inversement, les humains sont zoologisés... [...] si les animaux sont comme nous, n'est-il pas évident (ou quasi évident) que nous sommes comme eux ? » (32) Nous sommes du moins identiques aux animaux en ce qui concerne la stratégie génétique : « Nos gènes nous ont programmés, nous et tous les autres êtres vivants, pour agir de la manière qui est la meilleure pour nous » (33). La recherche chez les animaux de leçons de moralité et de conduites sociales est ainsi légitimée. Il convient alors de mieux considérer cette remarque : « Peut-être les violeurs humains, dans leur égarement criminel, agissent-ils au mieux de leurs possibilités pour maximiser leur succès reproductif. S'il en est ainsi, ils ne sont pas tellement différents des canards célibataires exclus de la reproduction normale. » (34) De là à légitimer ou au moins à être compréhensif envers le viol il n'y a qu'un pas, et Pierre Thuillier conclut, d'après cette logique, qu'« il semble bien que le viol soit une conduite normale » (35). Comme dans tout système idéologique, la sociobiologie a réponse à tout, par exemple pour la sexualité non reproductive : « La sexualité pratiquée sans finalité reproductive pourrait représenter une stratégie évolutive pour conserver le mâle près de soi » (36). Notons qu'il n'est pas question de plaisir pour la femme alors que le désir est premier chez l'homme et joue un rôle pour inciter à la reproduction de l'espèce. D'autres chercheurs armés de cette logique démontrent que « la nature a prévu la solidité du couple humain » (37). Pierre

(31) Irenäus Eibl-Eibesfeldt, *op. cit.*, p. 169.

(32) Pierre Thuillier, *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir ?*, *op. cit.*, p. 118.

(33) David P. Barash, cité par Pierre Thuillier, *Ibidem*, p. 119.

(34) *Ibidem*, p. 119.

(35) *Ibidem*, p. 119.

(36) David P. Barash, cité par Pierre Thuillier, *Ibidem*, p. 124.

(37) Jacqueline Renaud, « La Grande querelle de la sociobiologie », *Science et Vie*, n° 715, avril 1977, p. 59.

Thuillier de s'interroger : serait-il anti-naturel de divorcer ? Ces discours ne sont pas seulement dangereux, erronés, ils froilent parfois l'absurdité comique. Citons le problème inextricable de savoir pourquoi la femme a de si gros seins : « On peut là encore envisager plusieurs hypothèses. Les seins pourraient servir à imiter les fesses rondes, mais à l'avant du corps. Ces fesses charnues ont dû provoquer une excitation chez le mâle qui montait la femelle en position dorso-ventrale. Lorsque les hominidés se sont adaptés à la bipédie, les seins volumineux auraient été sélectionnés parce qu'ils permettraient aux hommes d'être excités même en position ventro-ventrale. Les lèvres charnues et foncées de la bouche d'une femme posséderaient aussi des qualités d'auto-imitation sexuelle. Elles imiteraient la vulve qui n'est plus visible parce qu'elle est tournée vers le bas. » (38) Pour quelle raison y a-t-il changement de position d'accouplement, est-ce une marque d'évolution ? La réponse donnée est effrayante : « La copulation ventro-ventrale aurait pu aussi être sélectionnée comme stratégie pour forcer les femmes à avoir des relations sexuelles. Dans la monte ventro-dorsale, une femme récalcitrante pouvait s'échapper facilement tandis qu'en position ventro-ventrale, les hommes auraient pu retenir les femmes en appuyant sur elles tout en les menaçant à l'aide de mimiques faciales, en les fixant dans les yeux et en découvrant les dents. Si le succès reproducteur de ces hommes violeurs était supérieur à celui des hommes moins violents, la position ventro-ventrale aurait pu être sélectionnée. » (39) On pourrait continuer une longue énumération d'hypothèses semblables : raison pour laquelle les couples ont tendance à dormir ensemble, raison de l'orgasme (celui de la femme est une imitation de celui de l'homme) (40), etc. Toute la logique est construite à partir de l'homme occidental moderne (41). On pourrait multiplier les exemples sur les « découvertes » de la sociobiologie et l'on aurait tôt fait de s'apercevoir des conclusions auxquelles elle aboutit : aspect passif des femmes (Barash) ; conception particulière de la vie sexuelle ; supériorité de la famille nucléaire (Wilson) ; suggestion que la femme est faite pour le couple monogame, soumise et fidèle tandis que le mâle a intérêt, dans sa stratégie génétique, à copuler au maximum (Wilson) ; encouragement d'une morale nataliste ; solidité naturelle du couple humain, etc. Pour les sociobiologistes « les dispositions affectives de l'homme sont sous contrôle génétique ». Pourtant Marshall Sahlin montre bien que « entre les appétits élémentaires que l'on peut attribuer à la nature humaine, et les structures dépendant de la culture humaine, vient s'interposer une indétermination cruciale. Chez l'homme, les mêmes motivations interviennent dans différentes formes culturelles, et les mêmes formes font intervenir des motivations différentes. En l'absence d'une concordance invariable entre le caractère de la société et le caractère humain, il ne saurait y avoir déterminisme biologique. [...] Ainsi donc, s'il reste vrai que l'univers des hommes est tributaire des sens, et de tout l'attirail de caractères physiologiques provenant de l'évolution biologique, son indépendance au regard de la biologie est précisément constituée

(38) Joseph J. Lévy et Maria Baruffaldi, *op. cit.*, p. 101.

(39) *Ibidem*, p. 103.

(40) « L'orgasme aurait pu aussi servir d'indicateur à l'homme du degré de satisfaction sexuelle de la femme. Sa réaction organique aurait rassuré le mâle au sujet de la paternité des enfants produits par la copulation, puisque la femme rassasiée sexuellement n'aurait pas cherché à copuler avec un autre partenaire. » Cité par Joseph J. Lévy et Maria Baruffaldi, *op. cit.*, p. 108. On peut donc sous-entendre que les femmes qui ont plusieurs partenaires sont des « mal-baisées ».

(41) Même si on ne peut pas soupçonner Jacques Ruffié d'avoir de la sympathie pour les sociobiologistes, il faut bien remarquer que le même type de raisonnement se retrouve parfois dans ses tentatives d'explications bio-sociologiques. Ainsi observe-t-il que « dans toutes les sociétés, et en toutes saisons, il y a plus de "dragueurs" que de "dragueuses" ». Si Jacques Ruffié donne toujours le dernier mot à la culture sur la biologie, ses raisonnements sont parsemés de prises de positions idéologiques, tant il a du mal à ne pas être happé par un raisonnement déterministe. Jacques Ruffié, *De la Biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 1976, p. 325.

par son aptitude souveraine à leur assigner un sens propre. » (42) On peut par ailleurs s'interroger : s'il est légitime d'aller chercher des leçons de morale chez les autres espèces, pourquoi ne donne-t-on que des exemples qui viennent corroborer les comportements traditionnels ? On pourrait imaginer discréditer la monogamie telle que les hommes la vivent puisqu'elle est si peu répandue dans les sociétés animales. Pourquoi ces auteurs ne préconisent-ils pas la polyandrie ?

LE RECOURS CONSTANT À L'IDÉE DE NATURE

La nouvelle droite vulgarise les thèses de la sociobiologie en prenant à partie les thèses culturalistes : « Pour expliquer le caractère général de la domination masculine, de multiples hypothèses ont été proposées : rôle de la socialisation, de l'éducation, etc. Toutes ces thèses environnementalistes recèlent une part de vérité mais il semble qu'elles prennent des conséquences pour des causes. Car elles ignorent le plus souvent l'essentiel : à savoir que la domination de la femme par l'homme est un fait général qui, non seulement ne s'applique pas à l'ordre politique, mais que l'on retrouve dans toutes les sociétés humaines. [...] Exactement comme si l'exercice du pouvoir n'était pas vraiment l'affaire des femmes. » Et l'auteur de conclure qu'elles sont plus conservatrices que les hommes. Hormis son discours démagogique, l'auteur appuie sa logique sur une « perspective qualifiée de sexiste qui consiste à considérer hommes et femmes comme fondamentalement différents » (43). L'idéologie de la différence renvoie fatalement au paradigme nature/culture. Colette Guillaumin montre bien en quoi le discours sur la différence renvoie à un discours de pouvoir : « Les dominés sont dans la Nature et la subissent, alors que les dominants surgissent de la Nature et l'organisent. [...] L'idée de nature est l'enregistrement, au fond tout à fait banal, d'un rapport social de fait. » (44) Reconnaître une différence de nature entre deux entités, différence sexuelle, raciale, ou sociale, est une façon, en apparence innocente, de légitimer l'ordre établi. Car au fond, si c'est une différence naturelle, il serait absurde, voire dément, de prétendre la changer. « Dès que l'on veut légitimer un pouvoir qu'on exerce, on crie à la nature. À la nature de cette différence. » (45) Nous remarquons que tous les discours sur la sexualité renvoient à un moment ou à un autre à l'articulation nature/culture. Cette articulation est le point nodal de tous ces discours, elle demeure le plus souvent non discutée, donnée comme évidence. « C'est naturel » sous-entend « normal », et implique « inévitable » ou « souhaitable »... Le plus souvent, les présupposés demeurent implicites, dépendant du paradigme auquel se réfère le chercheur. Cette question fondamentale est omniprésente bien que la plupart du temps sous-jacente. Les recherches scientifiques en biologie, et plus particulièrement en génétique, viennent cautionner

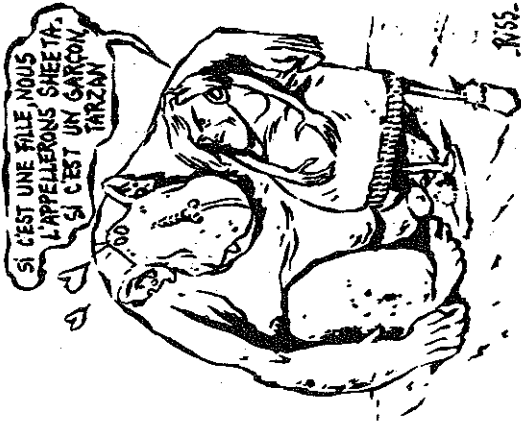
(42) Marshall Sahlins, *op. cit.*, p. 38 et 40.

(43) Yves Christen, *Biologie de l'idéologie*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1985.

(44) Colette Guillaumin, « Pratique de pouvoir et idée de nature (2) », *Questions Féministes*, n° 3, 1978, p. 25 et 27 ; Voir aussi Colette Guillaumin, « Remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et Société*, vol. XIII, n° 2, 1981. Claude Lévi-Strauss rappelle que la nature est toujours attribuée à l'autre : le sauvage, le non-homme. Cf. « Culture et nature », *Le Débat*, n° 15, 1981. Ce n'est sans doute pas par hasard si l'idéologie de la différence s'appuie principalement sur les sexes et les races, thèmes récurrents des discours biologistes, et si les auteurs qui s'intéressent à s'opposer à l'un de ces discours se penchent également sur l'autre.

(45) Colette Guillaumin, 1978, *op. cit.*, p. 18. Au contraire, la théorie égalitariste laisse tout le champ libre pour supposer des évolutions et tenter d'opérer un changement social. Sur le plan de l'anthropologie culturelle voir les critiques d'Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.

STEPHANIE ENGRASSÉE PAR SON GORILLE -



des *a priori* idéologiques et ont des conséquences politiques directes (46). Pour ne prendre qu'un exemple voici les conclusions de la réflexion d'un théologien après analyse des thèses biologistes sur l'amour : « Ce n'est pas la morale qui nous propose comme seules réalisations correctes de sexualité humaine le seul choix entre le célibat continenciel et le mariage monogamique permanent et fidèle entre deux conjoints préalablement vierges ; c'est la physiologie objective de notre nature humaine » (47). Ce type de raisonnement, hormis la contradiction interne qu'il suppose, a le mérite de mettre en lumière ce qu'une lecture rapide des recherches biologiques a pour effet de produire. L'auteur en arrive à la condamnation plus ou moins implicite des relations sexuelles pré-conjugales, de la masturbation, de l'homosexualité, des infidélités conjugales, du divorce, de l'échange de conjoints, de la prostitution, de l'union libre, de la pornographie, de l'avortement, etc.

« LE GRAND PARADIGME D'OCCIDENT »

Dans ces théories, la nature est reconnue comme première et la culture comme déterminée par celle-ci (à l'extrême, elle se confond avec l'illusion : la réalité est biologique et la représentation, l'explication, que s'en fait l'homme est culturelle). Les déterminants proviennent de la « nature » pour les biologistes et de la culture pour les culturalistes. Ces deux explications renvoient cependant au même paradigme, celui qu'Edgar Morin a appelé le « Grand paradigme d'Occident » : celui de la coupure nature-culture et de la prédominance de l'une sur l'autre (48). La conception cartésienne semble être à l'origine d'un bon nombre

(46) Voir Colette Guillaumin, *op. cit.*

(47) Benoît Lemarié, *Sexualité et amour*, Québec, Presses du Collège de Drummondville, 1987.

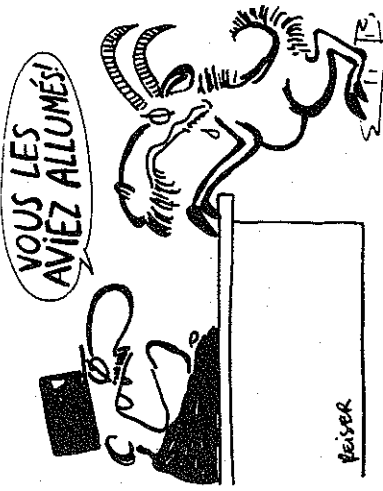
(48) Edgar Morin : « Ces deux paradigmes ennemis sont eux-mêmes deux branches d'un grand paradigme qui les englobe, le grand paradigme d'Occident... », *La Méthode*, tome IV (« Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs meurs, leur organisation »), Paris, Seuil, 1991, p. 219.

de contradictions de la pensée moderne (49). Il est logique que la conception mécaniste du vivant conduise tôt ou tard au déterminisme et à l'idée de programmation, qu'elle soit au demeurant biologique ou culturelle. On a souligné l'opposition faite dans cette tradition entre l'esprit et le corps, entre la nature et la culture. Cette dialectique amène à des aberrations tant en sociologie qu'en biologie. Le concept même de nature sur lequel il est fondé est contesté et se révèle en grande partie imaginaire, toute nature est modelée par la culture (50). Nous sommes dans l'impossibilité de définir une nature a-culturelle, ne serait-ce que par l'influence de l'observateur sur son objet d'étude (51). Dès lors l'antagonisme posé n'a de sens que dans le monde des représentations. De l'eugénisme de Xenophon aux théories de la nouvelle droite d'aujourd'hui, le politique a toujours espéré construire le modèle social selon une logique ou une science qui le fonderait en nature. « En fait pan-généisme et anti-généisme (culturalisme) sont les deux versants antagonistes de la même simplification, laquelle s'exprime de façon singulièrement grossière et mutilante sur le plan des idéologies. » (52) Le souci de fonder le social dans une origine biologique a obsédé le XIX^e siècle. On retrouve tous les ingrédients qui permettent à la pensée fasciste de prendre racine chez Alexis Carrel (53). La sociobiologie ne fait que réactualiser sous une nouvelle forme cette théorie, la même idéologie la sous-tend.

Si on sait que le problème nature-culture, avec son opposition binaire est mal posé, on continue néanmoins à s'en remettre à ce paradigme pour l'avancée de la science... On cherche dans cette optique à dater l'origine de la vie, de la conscience, de la genèse du culturel... (54) Pourtant, le débat sur l'inné et l'acquis est de plus en plus flou et les positions sont de moins en moins fondées. L'éthologie apporte des éléments à la polémique, avec ces exemples contradictoires, ainsi l'utilisation par des chimpanzés d'outils, trait culturel s'il en est (55). Il semble que ce soit l'antagonisme lui-même qui ne résiste pas à l'observation et qui nous montre que ce paradigme ne fonctionne plus. Pour Serge Moscovici, « nous nous trouvons dans une situation de crise analogue (à la crise de la physique sur le modèle géocentrique et héliocentrique) en ce qui concerne notre conception de la société et de la nature. [...] La séparation de l'ordre naturel et de l'ordre social passe pour être l'origine et le couronnement de la condition humaine. Les contours de ce paradigme sont débordés par le mouvement réel. [...] Toutes ces circonstances, jointes au grand nombre de constats que l'on a faits à propos de la biologie et de la sociologie de l'homme et de l'animal [...] invitent à la recherche d'un paradigme de la société et de la nature qui leur corresponde. » (56) Toute la conception scientifique occidentale est construite sur ce qui paraît logique, c'est-à-dire l'antériorité du biologique sur le social. Le sociologue apprend à se méfier des évidences. S'il paraît évident qu'il y a d'abord du biologique dans lequel

(49) Rappelons que la définition couramment admise énonce que « la société est le domaine des hommes, la nature, le domaine des choses. Notre civilisation, en particulier, s'appuie fermement sur cette séparation. » Serge Moscovici, *La Société contre nature*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1972, p. 8.
 (50) Cf. Serge Moscovici, *op. cit.*, p. 380 et suivantes.
 (51) Comme le montre la physique quantique.
 (52) Edgar Morin, *La Méthode*, tome II (« La vie de la vie »), Paris, Seuil, 1985 (1^{re} édition 1980), p. 136.
 (53) Alexis Carrel, *L'Homme et l'incube*, Paris, Plon, 1935. Voir Lucien Bouaffé et Patrick Tort, *L'Homme, est-il inné ? Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz*, Paris, Éditions Sphère, 1992.
 (54) Le débat sur l'avancement illustre bien les retombées d'une telle position, où les arguments des uns et des autres s'évaluent, selon ce paradigme, sur l'origine de la conscience datée à la conception, à deux semaines, trois mois ou à la naissance...
 (55) Cf. Claude Lévi-Strauss, « Culture et nature », *Le Debat*, *op. cit.*, p. 367.
 (56) Serge Moscovici, *op. cit.*, p. 363.

UNE CHÈRE VIOLÉE PAR TROIS VOYOUS



vient s'incarner du social, on peut proposer de retourner le postulat. Cette ontogenèse fictive de l'un sur l'autre ne révèle qu'une boucle récurive qui lie indissociablement l'un dans l'autre (57). « Le "culturel", écrit fort justement André Béjine, est indissociable du "naturel" ne serait-ce que parce que la sélection "naturelle", qui modifie le patrimoine génétique des populations, et donc "produit" l'inné, est, dès l'origine, "culturelle" par le biais d'une de ses composantes, la sélection "sexuelle". Il faudrait moins chercher les "universaux" (naturels/culturels) au niveau des traits réalisés qu'à celui des enveloppes virtuelles conçues comme des dispositifs combinatoires de contraintes virtuelles. » (58) Si on ne considère plus l'esprit et le corps de façon antagoniste, on conviendra de l'ancre de l'esprit dans le corps et de l'impossibilité de les dissocier (59). Il n'y a pas d'antériorité du biologique, ni du social, mais une imbrication et une construction concomitante de ce qui est un tout indissociable. « L'être individuel constitue une émergence globale rétroagissant sur les déterminations de sa formation et les déterminant à son tour. » (60) Aussi les rapports observables entre hommes et femmes ne sont pas des données de nature mais sont des constructions dans un champ de domination où s'exprime la violence

(57) « Affirmer qu'une disposition humaine particulière est innée ne revient pas à nier qu'elle soit également produite par la culture. La biologie de l'humanité a été façonnée par la culture. » Clifford Geertz (1973), cité par Marshall Sahlins, *op. cit.*, p. 41-42. Pour Georges Balandier, « les processus biologiques humains sont culturalisés jusque dans l'intimité cellulaire », *Congrès, famille et société*, in Association Nationale des Assistants de service social, Paris, Éditions ESF, 1986.
 (58) André Béjine, « Conclusion générale », in Edgar Morin et Massimo Piatelli-Palmarini (sous la direction de), *L'Unité de l'homme*, tome 2 (« Le cerveau humain »), Paris, Seuil, 1978 (1^{re} édition 1974), p. 216. Claude Lévi-Strauss répond au biologisme : « Les formes de culture qu'adoptent ici ou là les hommes, leurs façons de vivre telles qu'elles ont prévalu dans le passé ou prévalent encore dans le présent, déterminent le rythme et l'orientation de leur évolution biologique bien plus que ceux-ci ne sont déterminés par elles. Loin, donc, qu'il faille se demander si la culture est ou non fonction de facteurs génétiques, c'est la sélection de ces facteurs, leur dosage relatif et leurs arrangements réciproques qui sont un effet parmi d'autres de la culture. » Claude Lévi-Strauss, « Culture et nature », *op. cit.*, p. 370. Voir également Edgar Morin, *La Méthode*, tome II, *op. cit.*, p. 134.
 (59) « Le biologique et l'historique entremêlés nous ont permis d'assister à la naissance du sens », écrit Boris Cyrulnik, *op. cit.*, p. 68.
 (60) Edgar Morin, *La Méthode*, tome II, *op. cit.*, p. 140.

symbolique, qui s'inscrit néanmoins biologiquement, comme l'explique Pierre Bourdieu : « La sociodicée masculine doit son efficacité spécifique au fait qu'elle légitime la relation de domination en l'inscrivant dans un biologique qui est lui-même une construction sociale biologisée » (61). La disposition à l'amour et la distribution des comportements sexuels peuvent donc être lus ensuite comme naturels par les acteurs eux-mêmes puisqu'ils sont intégrés psychiquement et biologiquement. Le paradigme de « la coupure » nous place, afin de résoudre ces contradictions, dans l'urgence d'élaborer un paradigme plus adéquat.

DE LA NÉCESSITÉ D'UN NOUVEAU PARADIGME

C'est la distribution dans la modernité de correspondances dialectiques qui est mise en question. Le point de vue défendu ici est que l'esprit n'émane pas plus de la matière, qu'il l'ignore ou la gouverne. En ce sens le point de départ de Hegel, de l'esprit déterminant le propre de l'humanité parce que s'arrachant à la nature par la négativité, nous paraît être un paradigme erroné. L'esprit et le corps sont indissociables, l'un et l'autre sont parfaitement imbriqués, car l'un est l'autre. L'objet et le sujet sont conjoints, « ainsi, les deux univers, tout en étant disjoints et opposés, sont aussi, non seulement indissociables et interdépendants, mais le même. Ainsi donc, l'interaction complexe du subjectif et de l'objectif est la nourriture de la connaissance. » (62) Ce sont les termes mêmes de sujet (esprit) et d'objet (corps) qu'il faut remettre en question. Il faut reconnaître la profonde indissociabilité, sur un plan plus général, de la culture et de la nature. Déjà dans *L'Unité de l'homme*, les chercheurs étaient d'accord pour reconnaître que la frontière inévacuable perdait de son sens. La séparation des deux pôles – nature/culture – inné/acquis – corps/esprit – sujet/objet – doit être repensée en montrant, non les antagonismes, mais les interconnexions. Il faut prendre conscience de la complexité de cette boucle réursive qui s'auto-construit, corps et esprit apparaissant comme les deux noms, les deux aspects d'une même réalité abordée de points de vue différents. Nous ne pouvons pas ici reformuler les assises du paradigme que propose Edgar Morin, sa complexité est telle qu'il nécessite plusieurs volumes de *La Méthode*. « *L'homme est donc bien aussi totalement culturel qu'il est totalement naturel*. [...] Aussi il ne faut pas chercher à trancher le noeud gordien entre *bios* et *anthropos*, nature et culture. » (63) C'est une révolution paradigmatique qu'il nous propose dans une synthèse interdisciplinaire. C'est dans la même idée que se situe Michel Maffesoli avec l'idée du vitalisme : « Le vitalisme est comme un dépassement de la stricte séparation nature/culture. C'est sur une telle séparation que repose essentiellement l'épistémè moderne. Or nombreux sont aujourd'hui les indices qui montrent la confusion des deux pôles en question ; ou à tout le moins leur interpénétration. Ce que l'on peut résumer grâce à la formule bien connue : *culturalisation de la nature, naturalisation de la culture.* » (64)

Si l'esprit s'incarne au plus profond du corps, comme nous le laissent penser certains physiciens (65), il faut regarder le biologique à partir du relativisme

culturel. L'esprit, l'origine de la connaissance et des comportements, ne sont pas à rechercher dans la science du cerveau ou dans les gènes, mais dans l'ensemble du corps tant celui-ci est modelé, formé, fabriqué par le social (66). Notre corps est formé par notre esprit qui est formé lui-même par le corps. Ceci peut paraître banal si l'on reste dans le paradigme où les neurones servent à enregistrer de l'information. Il faut considérer au contraire que la mémoire est dans l'ensemble du corps, que le corps est mémoire, que la mémoire est corps. Inutile de chercher à confronter, ou à déterminer la primauté d'un pôle sur l'autre, de trouver un schéma de causalité linéaire, les deux ne font qu'un. Le biologique est socialisé, et le social a une origine biologique. Il y a une rétroaction qui compose une structure en spirale refermée sur elle-même, une « causalité circulaire » selon l'expression d'Edgar Morin. Malgré la dissociation admise par l'ensemble de la pensée occidentale, nous proposons de changer de paradigme, de réassocier esprit et matière et, pour ce faire, de repartir de la physique qui énonce que la matière est d'abord énergie, organisée selon une mémoire informationnelle. On peut recourir au concept d'énergie afin de construire un paradigme plus satisfaisant : l'énergie est définie comme un flux d'informations conditionnées par le milieu, qui structure la matière/esprit, structurant la conscience. Ce serait donc l'action/énergie qui conditionne la matière/esprit qui conditionne la conscience/comportements. C'est un processus permanent d'autoconstruction, ou selon l'image frappante de Bourdieu que l'on peut réutiliser ici, une « structure structurée prédisposée à fonctionner comme structure structurante » (67).

La théorie, selon laquelle la mémoire est contenue au niveau physique de la matière, elle-même constituée en dernier ressort d'énergie, vient, à un niveau plus profond, contredire la théorie qui voit dans le biologique l'origine de la connaissance. Le social est engrangé comme de l'information qui vient donner forme, structurer la matière (68). Est-ce à dire que la sociologie se verrait encore dépourvue de l'étude de l'origine de la connaissance, qui, capturée par les biologistes, passerait aux physiciens ? Non, car les lois de la matière sont organisées selon la complexité de l'information contenue dans l'énergie et constituant (néguentropie). Mais cette information est évolutive, changeante et renvoie au milieu qui la conditionne... (69) Edgar Morin introduit la notion d'*animus*, qui vient préciser la notion de conscience (70), de complexification que nous sous-entendons quand nous parlons de l'énergie composant la matière.

(66) Comme Marcel Mauss l'a montré dans son article « Les techniques du corps » (1936), republié in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1989.

(67) Le débat idéalisme/matérialisme nous semble dépassé. De même sur le plan macro-sociologique : Toute analyse qui commence par séparer la pensée des autres composantes de la réalité sociale (l'idée du non-idéal) et entreprend ensuite de déduire celle-ci de celle-là (démarche idéaliste) ou celle-là de celle-ci (démarche matérialiste) s'enferme par son principe même dans une impasse. » Maurice Godelier, « La part "idéelle" du réel », *L'Arc*, n° 72, 2^e trimestre 1978. Certes ce sont les structures économiques et sociales qui déterminent les idéologies mais ce sont les idéologies qui tendent à la reproduction de ces structures.

(68) Aussi Charon fait-il un clin d'œil à Wilson, en affirmant que les lois de la matière sont régies, sur le plan physique, par l'altruisme, alors que Wilson parle de l'égoïsme comme fondement des lois structurant la biologie...

(69) Ce paradigme ne nous conduit pas à ramener l'homme dans « la pure nature », soumis à des lois universelles et transcendantales comme le craint Denis Duclos. Bien au contraire, c'est la nature qui est ramenée en quelque sorte dans « la pure culture ». Il est sans doute nécessaire de distinguer deux rôles pour se prémunir des dangers de l'anomie, mais nous ne pensons pas que nature soit synonyme de « barbare », au contraire, c'est ce dernier terme qu'il convient d'opposer à celui de « civilisé ». Du reste l'opposition nature/culture peut jouer un rôle au plan symbolique et ne pas être justifiée au plan scientifique. Hume conseillait d'accepter la coupure « à titre de fiction et soutenait qu'elle n'était rien de plus ». David Hume, *Traité sur l'Human Nature*, Londres, 1758, vol. 2, p. 265. Denis Duclos, « Du nouveau sur la frontière nature/culture », *Société*, n° 9, hiver 1992, Montréal, p. 106.

(70) Cf. Henri Atlan, « Conscience et désirs dans des systèmes auto-organisés », in Edgar Morin et Massimo Piattelli-Palmarini, *op. cit.*, p. 192.

(61) Pierre Bourdieu (avec Loïc J. D. Wacquant), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, p. 147.

(62) Edgar Morin, *La Méthode*, tome II, *op. cit.*, p. 175.

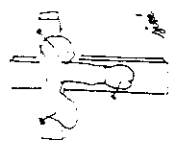
(63) *Ibidem*, p. 419. Voir aussi, du même auteur, *La Méthode*, tome III (« La connaissance de la connaissance »), Paris, Seuil, 1986, p. 61.

(64) Michel Maffesoli, *Au Cœur des apparences*, Paris, Plon, 1990, p. 28.

(65) Par exemple, Fritjof Capra, Bernard D'Espagnat, Jean Charon, Costa De Beauregard... La nouvelle physique a opéré un changement de paradigme par rapport à l'ancienne physique newtonienne. Or, il est surprenant de constater que l'idée de scientificité des autres sciences est modelée sur l'ancienne physique. Une position relativiste demeure hérétique.

« L'*animus* dont je vais parler n'est pas extra ou supra-physique, mais émane de la *physis* : il ne s'oppose pas au corps, il lui est inséparable ; il ne procède pas d'un esprit supérieur, mais il produit, chez les êtres vivants supérieurs, l'esprit... » (71) Mais ces notions, connotées par des siècles d'antagonismes entre matérialistes et spiritualistes, doivent être utilisées avec attention, toujours précises, afin de ne pas retomber dans le paradigme qui donne la prédominance à l'un des termes. Ce qu'Edgar Morin résume par : « La double réhabilitation et la réintégration. Nous pouvons donc réhabiliter l'esprit et l'âme dans le monde matériel et naturel de la vie, où ils cessent d'être étrangers. C'est du même coup la réhabilitation de la matière, de la *physis*, du bios dans le monde de l'âme et de l'esprit. Désormais, on peut, il faut parler d'esprit, mais on ne peut plus en parler de façon surnaturelle, supra ou extra-biologique. À la source de l'esprit, il y a l'*animus* (esprit de vie). [...] L'esprit ne peut naître que de la vie d'un individu-sujet. Il ne peut lui survivre. L'esprit se trouve virtuel dans l'*animus* cellulaire, non encore autonomisé dans le psychisme des animaux supérieurs et, dans le sens où je l'ai défini, il ne prend véritablement vie autonome (autonomie relative, comme est l'autonomie de tout ce qui est vivant) que dans le monde socio-culturel de l'homme. » (72) Le paradigme que nous propose Edgar Morin est riche car il permet de réviser l'ensemble de la pensée scientifique et philosophique occidentale d'un nouveau point de vue.

Ce paradigme nous semble particulièrement adapté pour analyser sociologiquement les comportements sexuels et amoureux. Les deux ordres de discours, discours sur le sexe et discours sur l'amour, étant le plus souvent disjoints dans les analyses (73). Le paradigme énoncé permet de les penser conjointement. Ainsi, les comportements physiques ont une composante psychique. Le corps et l'esprit ne sont pas dissociés et il est possible de comprendre des états amoureux et sexuels très hétérogènes comme des manifestations plurielles que le discours désigne communément sous le même vocable d'amour ou de sexualité (74). On pourra distinguer différents discours tenus sur différents états amoureux et sexuels comme reflets d'états énergétiques différents. Ceci nous permettra de comprendre le lien qui rattache à l'amour ou à la sexualité des manifestations aussi diverses que l'échangisme, l'état amoureux, les relations ancillaires, les rencontres par petites annonces... différents objets pensés comme n'ayant rien en commun dans les études habituelles. Nous pensons au contraire qu'il y a une composante affective, amoureuse et sexuelle dans chacun de ces objets. Ce sont des états différents dont il convient de définir les formes. Le paradigme de la coupure ne peut les analyser que localement et ne peut pas rendre compte des relations qui les lient. Notre travail en cours vise à proposer des modèles de compréhension des relations amoureuses et sexuelles à partir de typologies des formes possibles prises par la structuration corps/esprit dans le champ des pratiques de l'amour-sexualité en rejetant les déterminismes réducteurs.



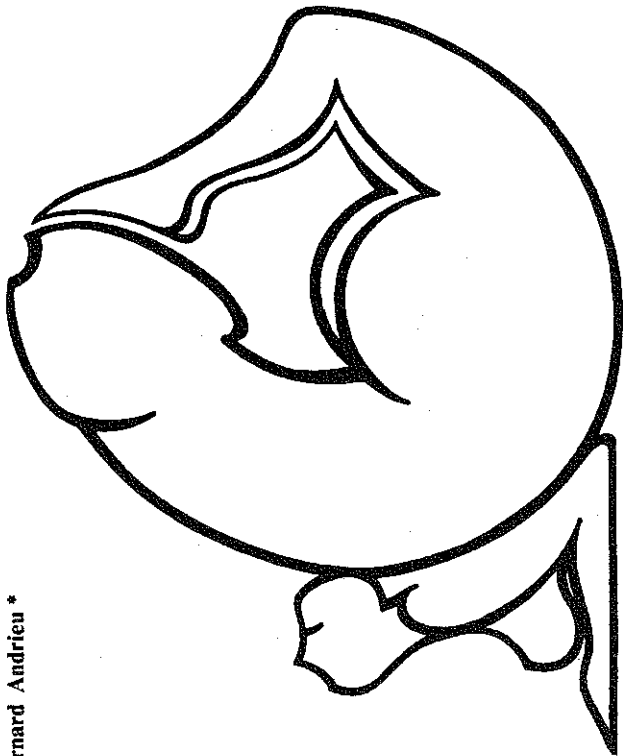
Serge Chaumier
Docteur en
Chargé d'enseignement en sociologie
Université de Franche-Comté,
Besançon

(71) Edgar Morin, *La Méthode*, Tome II, *op. cit.*, p. 289.
(72) *Ibidem*, p. 292.

(73) Par exemple, l'ouvrage *Les Comportements sexuels en France* ne consacre à l'amour que deux pages allusives. Paris, *La Documentation française*, 1993, p. 143.
(74) Il ne s'agit sans doute pas d'une simple confusion : si les deux termes sont souvent employés alternativement sans définition précise, cela signifie que tout discours qui prétend parler d'un pôle en évacuant l'autre est un discours trompeur.

LA POLITIQUE GÉNÉTIQUE DU SEXE

Bernard Andrieu *



La sexualité est devenue un enjeu pour la génétique à la fois comme détermination du sexe lors de l'embryogenèse et comme détermination de l'activité sexuelle : toute la difficulté est de situer ce glissement du déterminisme naturel à la définition d'une activité sexuelle. S'il est vrai, comme nous allons le montrer, que les gènes interviennent dans l'identité sexuelle du corps humain, il est plus spécieux de vouloir trouver dans les gènes les facteurs d'orientation de l'activité sexuelle ; en effet, celle-ci était jusque là décrite en termes de choix culturels, de modes de vie, d'étiologies historiques lors de la construction des pulsions dans le milieu familial. En confondant les deux dimensions, on ferait le jeu de la réduction des attitudes sexuelles à des comportements génétiques, ce qui serait le plus sûr moyen de faire renaître une version du behaviorisme. Là où le behaviorisme trouvait dans la chimie le modèle de la réaction comportementale à une stimulation, le réductionnisme génétique des comportements se propose d'expliquer les usages du corps par l'idée d'une prédétermination naturelle.

Il s'agit ici de situer (1) les travaux dans leur champ et de montrer les dérives idéologiques utilisées par certains scientifiques.

* Auteur de *Le Corps dispersé. Une histoire du corps au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993 et *Les Cultes du corps. Éthique et Sciences*, Paris, L'Harmattan, 1994.

(1) Andrieu Bernard, « Le corps génétique », *Les Cultes du corps. Éthique et Sciences*, *op. cit.*, p. 63-67.